

A close-up portrait of an elderly woman with short, wavy, light brown hair. She is wearing a dark blue, possibly silk, jacket. Her right hand is resting against her cheek, with her fingers slightly curled. She has a gentle, thoughtful expression and is looking slightly to the right of the camera. The background is dark and out of focus.

JANETTE
BERTRAND

Préfaces de Léa Clermont-Dion
et Guy A. Lepage

Ma vie en trois actes

— Nouvelle édition

 Libre
Expression

JANETTE
BERTRAND

Préfaces de Léa Clermont-Dion
et Guy A. Lepage

Ma vie
en trois actes

— Nouvelle édition

 Libre
Expression

PREMIER ACTE

Je suis née en 1925. Cette année-là, Sigmund Freud écrit : « La vie sexuelle de la femme adulte est encore un continent noir pour la psychologie. » C'est aussi le début du cinéma. Le charleston fait fureur. Tout le monde chante *Les Roses blanches* et Joséphine Baker, vêtue de bananes, proclame « *Yes, sir, it's my baby* ». On sort de la guerre de 14-18. On ne sait pas encore que la Bourse va s'écrouler en 1929. Les femmes portent des bandeaux pour écraser leurs seins, les jupes sont courtes : c'est la mode « garçonne ». C'est la façon des femmes de refuser les douze enfants que l'Église leur commande, de réclamer la liberté, l'indépendance. Cette mode ne durera pas longtemps. L'Église va y mettre fin en interdisant du haut de la chaire la danse, les jupes courtes, le maquillage. Il ne faut pas s'amuser, il faut faire des enfants !

Je suis venue au monde à Montréal, rue D'Iberville, coin Ontario, dans ce qu'on appelait alors le parc Frontenac pour ne pas dire le « faubourg à m'lasse ». Peu après ma naissance, mes parents déménagèrent au 2526, rue Ontario, entre D'Iberville et Frontenac. C'était un vrai quartier

ouvrier avec une taverne (pour hommes seulement) à chaque coin de rue, une « grocerie », chez Bélanger, un « ice-cream parlour » tenu par un Grec et une buanderie tenue par un Chinois à tresse. La plupart des hommes du quartier travaillaient pour le Canadien Pacifique et mon père les habillait. Il tenait une mercerie pour hommes.

Le magasin de mon père, qui m'apparaissait d'un luxe inouï, était sûrement très modeste. Il s'agissait en fait de deux magasins. Un pour les vêtements du dimanche ou « vêtements propres », comme disait mon père, l'autre pour les « vêtements de travail ». Les deux magasins étaient reliés par une passerelle avec des miroirs. Le commerce était une vocation pour mon père, pas tant pour faire de l'argent que pour rencontrer du monde. C'était un maître de la vente. Son magasin s'appelait « J. A. Bertrand » et, plus tard, il fera ajouter « et Fils ». Il ne lui serait pas venu à l'idée que son magasin puisse un jour s'appeler « J. A. Bertrand et Fille ». Les filles ne succédaient pas aux pères !

Le magasin est le royaume des hommes, mon père en est le roi, mes frères, les princes. Je ne m'y sens pas la bienvenue. Une chance, il me reste ma galerie où je peux m'adonner à mon jeu favori : regarder passer le monde, observer les gens et leur inventer des histoires.

Je suis la petite dernière. La seule fille après trois frères : Marcel, l'aîné ; Jean-Jacques, le mouton noir ; et Paul, le préféré de ma mère. Lui, elle l'aime aveuglément. Mes parents ont perdu une fille, Lucette, morte de la grippe espagnole, mais ils ne m'en parlent jamais.

Nous habitons au-dessus du magasin « propre ». Le logement m'apparaît immense, peut-être parce que je suis toute petite, peut-être parce que, en le comparant avec celui de ma marraine, ma tante Bertha, la sœur de

ma mère, j'ai l'impression de vivre dans un château. Il y a un salon rempli de meubles en velours gris perle où trône un piano droit noir. Un paravent style Aubusson sépare le salon d'une autre petite pièce qu'on appelle le bureau. Sur le paravent, des enfants à demi nus courent dans les champs sous l'œil attendri d'un berger, des moutons broutent paisiblement au loin. Ce paravent me fait rêver. Quand je me suis mariée, il m'a suivie. Dans ce bureau, il y a aussi un sofa-lit en cuir brun.

En avant, la cité interdite : la chambre de mes parents. Un château secret plein de mystères. Un lit, un bureau, un calorifère. Ma mère, qui ne sort jamais, passe ses soirées assise sur ce calorifère peu confortable devant la fenêtre, à regarder dehors. Ma mère est souvent seule. Mon père travaille ou sort le soir. Quelquefois, elle m'invite dans son refuge :

— Joannette, viens regarder passer le monde avec moi !

C'est un cadeau. On s'installe derrière le rideau en voile transparent et on attend que la pièce de théâtre commence. Il ne manque que les trois coups. Le premier acteur passe sur le trottoir.

— Regarde celui-là. Il a l'air d'un voleur. Il vient de dévaliser une banque et il se sauve. Pourquoi il marche si vite, tu penses ?

— Regarde la madame. Pourquoi est-ce qu'elle attend son mari à la porte de la taverne ?

J'invente des réponses, mais je n'ose pas lui en faire part. L'imagination est très mal vue, on ne l'appelle pas la folle du logis pour rien. Un enfant qui s'invente un ami est traité de malade dans la tête.

Autant j'aime ma mère, autant j'en ai peur. À cette époque, les enfants doivent craindre Dieu et leurs parents,

les représentants de Dieu sur la terre. Mais j'aime ces moments passés à côté d'elle, à la fenêtre. L'été, le calorifère froid me rafraîchit les fesses, et l'hiver sa chaleur les engourdit. C'est délicieux ! Et puis je me sens utile, je sers à lui tenir compagnie, c'est toujours ça de pris.

Il y a dans le corridor un porte-manteau, un seul, pour toute la famille. Au bout du corridor s'ouvre la salle à manger où domine un « set » de salle à manger en chêne si solide que, après avoir été chez moi pendant plus de trente ans, il se trouve aujourd'hui dans la maison de mon fils. Dans la salle à manger, une alcôve cache un autre sofa-lit en cuir. Devant la « bay-window », il y a une berçante, la chaise de ma mère, son trône, d'où elle règne sur la maisonnée.

La seconde chambre donne sur la salle à manger. C'est ma chambre. Mes frères, pensionnaires, dorment dans les sofas-lits quand ils reviennent à la maison chaque mois. Derrière la salle à manger, un corridor mène à une toute petite cuisine avec glacière. J'entends encore ma mère crier au marchand de glace qui traversait le corridor avec son paquet dégoulinant retenu par la pince à glace : « Faites attention, vous dégouttez sur mon prélat ! »

Une immense galerie avec vue sur l'usine de cigarettes « Chez McDon » (Macdonald Tobacco) est mon unique terrain de jeu. Je n'ai pas le droit de jouer dans la rue, ni même sur le trottoir, c'est trop dangereux. Selon ma mère, il y a des voleurs d'enfants partout. Une « shed » sur la galerie (j'emploie les mots de mon enfance qui sont souvent, à ma grande surprise, des mots anglais) nous sert de débarras en été et de glacière en hiver.

[Ça ne date pas d'hier qu'on doit se battre pour conserver notre langue française. Et c'est d'autant plus vrai aujourd'hui, alors que

les nouvelles générations emploient de plus en plus un vocabulaire bien à elles sur les réseaux sociaux.]

Mon « immense » maison ne comprend en somme qu'un salon, une salle à manger, deux chambres, une cuisine. Pour sept personnes !

Un jour, ce logement est passé au feu.

Ce soir de mars là, mon père, après le souper, était parti pour l'église. Il y avait « retraite des hommes ». Pendant trois soirs, les hommes se voyaient menacer par le curé et les vicaires des flammes de l'enfer s'ils ne faisaient pas de nombreux enfants. Je dormais dans mon « ber ». Mes frères se préparaient à se coucher quand ma mère a senti l'odeur de la fumée dans l'escalier intérieur.

Elle ouvre la porte. Les flammes, les vraies, pas celles de l'enfer, grimpent les marches. Elle referme la porte et court vers l'autre sortie, ses fils à ses trousses. La porte donnant sur la galerie est fermée. Elle tente de l'ouvrir. Ne réussit pas. La fumée envahit la maison. La porte d'en avant prend feu. Les flammes courent après ma mère. Devant le danger, elle, si passive, se transforme en héroïne. Elle défonce la porte et réussit à nous faire sortir tous sur la galerie arrière. Les flammes nous poursuivent. Nous sommes coincés sur la galerie du deuxième étage qu'aucun escalier ne dessert. Ma mère prend une décision. Elle nous lance l'un après l'autre par-dessus la rampe, dans la neige, en bas. Puis elle saute !

Mon père, prévenu du haut de la chaire qu'il y a le feu chez lui, arrive en courant. Il nous trouve tous grelottants mais sains et saufs à la pharmacie du coin. Ma mère nous a sauvé la vie ! Pendant des années, je l'entendrai raconter

son acte de bravoure comme s'il s'agissait d'une histoire inventée. Je ne me souviens de rien.

Plus tard, chaque fois que je me retrouverai devant un précipice ou un simple trou, je piquerai des crises de panique. Il faudra qu'un psy me fasse revivre sous hypnose la scène de l'incendie pour que je comprenne d'où me vient ma peur d'être jetée. Ma mère n'a pas eu assez de me rejeter, elle m'a jetée.

Il y a une chanson de mon enfance qui dit : « Plaisirs d'amour ne durent qu'un instant ; chagrins d'amour durent toute la vie. » Je peux ajouter : blessures d'enfance ne cicatrisent jamais !

[Ça demeure encore aussi vrai de nos jours.]

Ma mère se remet difficilement du choc de l'incendie. Mon père, pour lui changer les idées, lui propose un voyage à Ormstown où habite son frère Omer. Maman hésite. Elle n'aime pas sortir, ne sort jamais. Mais finalement elle accepte ; elle fait garder les garçons, je ne me souviens plus où, j'avais trois ans, et me laisse chez ma tante Cordélia et mon oncle Anthime à Valleyfield.

Ma tante Cordélia est la sœur aînée de papa. Elle est immense, chaude et molle comme le pain qu'elle boulanges. Je l'adore. Par contre, j'ai une peur bleue de mon oncle Anthime. Il est maigre comme un parapluie et, après les repas, il me fait m'approcher de lui et ses longs doigts secs me tâtent le ventre pour voir si j'ai assez mangé. Tout le monde rit sauf moi ! Ma mère part, rassurée. Mes douze cousines, ma tante et mon oncle vont voir à ce qu'il ne m'arrive rien.

La première journée passe, tout va bien. Je suis sage comme une image. Je me tiens avec les poules dans le

grand poulailler derrière la maison. La deuxième journée, j'explore le devant de la maison. Moi qui n'ai qu'une galerie comme horizon, je découvre le trottoir, la rue. Un petit voisin passe, me demande si je veux aller voir les trains et... je pars avec lui. À midi, pas de Janette. On part à ma recherche. On ratisse le voisinage. On frappe à toutes les portes : j'ai disparu ! C'est l'affolement général !

Moi, je suis avec le petit garçon et on marche, marche, marche... Puis le petit garçon me quitte parce qu'il a faim et veut retourner chez lui, et il me laisse sur les rails du chemin de fer. Un monsieur me trouve à la nuit tombante, morte de peur. Il me demande mon nom. Je dis « Janette ». Il me demande où je demeure. Je dis « à Montréal ». Il me demande chez qui j'habite : « Chez mon oncle Anthime. » Je n'en sais pas plus. Alors il m'amène au poste de police et c'est mon grand-père Bédard qui m'accueille. C'est lui le chef de police. Je n'aime pas beaucoup mon pépère Bédard, il fume la pipe de plâtre, il a les dents et la moustache jaunes de tabac et il faut toujours lui donner des becs sur le bec. J'ai beau retenir ma respiration, ça sent le jus de pipe.

À mon retour chez ma tante Cordélia, j'ai une ovation... debout. On ne me gronde même pas. Je suis renversée. Il s'agit donc de faire des mauvais coups pour attirer l'attention ? On me gave de sucreries, on m'embrasse. Ils se promettent de ne rien dire à Alma. Tous jurent ! Ils me demandent de ne rien dire non plus sur mon escapade.

— Des plans pour qu'Alma ne ressorte jamais de la maison, pauvre Armand !

Je promets.

Le lendemain, quand mes parents s'amènent, je me cache dans le poulailler. Dès leur entrée, ma tante Cordélia fond en larmes et ses douze filles avec elle. Maman s'écrie :

— Elle est morte, c'est ça, elle est morte !

Ma mère a le sens du drame. Je sors du poulailler. Et parce que je ne suis pas morte, mon père me prend dans ses bras et me couvre de becs. Ma mère, elle, reste de glace, et déclare :

— Je ne ferai plus jamais de voyage.

Et ce sera de ma faute !

* * *

Ma famille, dès mes trois ans, passe de six à sept personnes. Magella, une petite fille de treize ans, est engagée comme servante (c'est ainsi qu'on appelait les aides domestiques). Cette Magella ne nous quittera jamais, et une fois ma mère morte, elle épousera mon père. Elle restera jusqu'à sa mort, pour mes enfants, « ma tante Magella ». Ils l'ont aimée comme une grand-mère et elle le méritait bien.

Il est très fréquent, à l'époque, que les filles de parents peu fortunés abandonnent l'école après leur troisième année pour aller travailler. De toute façon, l'Église et l'État tiennent à ce que les filles ne s'instruisent pas. Moins elles en savent, plus elles sont soumises. Ainsi donc Magella entre dans notre maison et maman peut progressivement se réfugier dans la maladie. Elle ne participe plus ni à la cuisine ni au ménage, mais donne des ordres du haut de sa berçante. J'essaie de me faire aimer de Magella, mais elle n'a d'amour que pour ma mère. Elle me donne de l'affection, de la tendresse. Moi, je veux qu'elle soit ma mère.

J'ai des frères, mais mes frères sont des frères, et il est très mal vu pour un frère d'être gentil avec sa sœur. Ce n'est pas dans les mœurs du temps. Mes frères ne sont pas différents des autres garçons : les garçons, en naissant, savent qu'ils sont des êtres supérieurs, comme aux États-Unis les Blancs sont persuadés d'être supérieurs aux Noirs parce qu'ils sont nés blancs. Je suis donc tout naturellement leur souffre-douleur. Ils ne sont pas méchants ; ils sont taquins. Ils m'« étrivent » à mort. Je ne peux pas leur remettre la monnaie de leur pièce parce que, moi, on m'a montré dès ma naissance que je ne suis qu'une fille et que les filles, c'est gentil, ça ne répond pas, ça n'emploie pas de gros mots, ça ne crie pas, ça ne frappe pas : ça pleure ! Je pleure tant qu'ils me surnomment « la braillarda », et que chaque fois que mes larmes pointent ils chantent : « Ne pleure pas, Janette, nous te marierons... » Ce qui me fait pleurer encore plus.

Ils ne veulent jamais jouer avec moi. Je suis trop petite et puis je suis une fille, rien qu'une fille, comme on n'est rien qu'un Canadien français pour les Anglais. Je trouve injuste de rester à la maison à aider Magella au ménage ou à la cuisine alors que mes frères jouent au baseball avec mon père. Mon père parle avec fierté de son club de baseball. Je pleure tant que mon père, un été, me prend dans le club comme « vache ». Pas une balle ne m'est envoyée. Quand mes frères jouent à la cachette, je me cache et ils ne me cherchent pas. Mon père rit. Lui aussi est un homme, il aime les taquineries, et je suis si fatigante avec mes larmes. Mon père est un homme de son temps. L'Église et l'État l'ont convaincu que les hommes sont les représentants laïques de Dieu sur terre. Il n'aurait pas voulu pour tout l'or du monde être une femme. Quel Blanc voudrait être

un Noir ? Quel Anglais voudrait être Canadien français ?
Quel patron voudrait être employé ?

Toute petite, je me réfugie dans la lecture. Que j'aime lire ! Je me souviens de mon premier contact avec les mots écrits. Je suis pleine de poux et tous les soirs, après le souper, ma mère m'installe devant le journal grand ouvert et chasse le pou avec le peigne fin en corne. Moi, tête baissée, je tente de déchiffrer les lettres sur le journal tout en écrasant les bestioles avec l'ongle de mon pouce droit. Les poux sont un fléau : mes frères me les rapportent de l'école. Je ne m'en plains pas : les poux me donnent le goût des mots. Mon père se vante de n'avoir lu qu'un livre dans sa vie, *L'Enfant perdu et retrouvé*. Il nous en parle constamment comme d'un acte d'héroïsme. Ma mère lit et relit la seule revue féminine de l'époque, *La Revue moderne*. Moi, je lis tout ce qui se lit, et tout ce que mes frères lisent, les Nick Carter, les Arsène Lupin. Je lis également Jules Verne, les contes de Perrault. Et puis, un Noël, je reçois en cadeau *Fillette*, un recueil de cinquante-deux cahiers destinés aux petites filles de France, comprenant des romans, des nouvelles, des reportages, des lettres, des blagues et, bien évidemment, des recettes de cuisine et des conseils sur la tenue de maison. Un cahier pour chaque semaine ! Mes frères peuvent jouer au baseball, moi j'ai ma drogue. Quand j'ai fini de lire mon *Fillette*, je recommence.

[*Aujourd'hui, la lecture est encore très présente dans ma vie. Je ne sais pas ce que je ferais sans les livres. Je me repose de la télévision en lisant, et vice versa.*]

* * *

En 1929, l'année de la crise économique, j'ai quatre ans, mais je suis déjà assez vieille pour comprendre que c'est une catastrophe.

Le chômage passe de quinze pour cent à trente pour cent. Dans le parc Frontenac, ça se ressent plus qu'ailleurs. Je vais avec Magella porter des provisions à ma marraine, ma tante Bertha, qui ne se nourrit que de beurrées de graisse. Pendant que les hommes font la queue pour obtenir le Secours direct et leurs tickets de rationnement, les femmes font des miracles, cousant des robes dans les vieux habits des hommes, habillant les petits dans les vêtements des plus vieux. Elles inventent des gâteaux sans sucre, pratiquement sans œufs, et remplacent le beurre par de la graisse. Cette crise économique m'apprendra à économiser, à ne rien jeter, ni vêtements ni aliments, surtout pas le pain !

Comme l'école n'est pas obligatoire, les petites filles sont initiées très tôt au travail domestique et comme la mortalité des femmes en couches est chose courante, il n'est pas rare de trouver des fillettes de dix ou treize ans à la tête de grosses familles. Je suis destinée moi aussi aux travaux ménagers. Ma mère me répète qu'un homme est jugé sur son intelligence, une femme, sur la propreté de sa maison. Étant née femme, je ne peux pas être intelligente et, si je le suis, je ne dois pas le montrer. Mieux, le Code Napoléon sur lequel se fondent nos lois met en doute que les femmes aient une âme, et leur enjoint d'être soumises et obéissantes au mari qui, lui, possède l'intelligence infuse.

Le chômage dû à la crise économique ramène les femmes à la maison, elles qui, depuis la guerre, avaient été nombreuses à travailler au-dehors. Les politiciens croient que le travail des femmes augmente le chômage et nuit

à la famille. Les prêtres prennent tous les moyens pour inciter les femmes à faire de nombreux enfants. Ils réprimandent les mères de famille qui espacent les naissances, leur refusent l'absolution tout en leur rappelant qu'une bonne épouse ne peut pas se refuser à son mari sous peine de péché mortel.

[Le pouvoir de l'Église a réduit à zéro l'impétuosité de l'amour. Heureusement que les choses ont changé.]

Mon père m'a confié, un jour où on était à la pêche tous les deux :

— Ta mère et moi, après ta naissance, la couchette, ç'a été fini.

Quelle a été la sexualité de mes parents ? Comment un homme si affectueux a-t-il pu vivre avec une femme si froide ? Il ne pouvait pas faire autrement, tout simplement ! Le mariage était indissoluble ! Pas de seconde chance pour qui s'était trompé : on restait mariés coûte que coûte, et tant pis pour les enfants. Et on se mariait si jeune. Il n'était pas rare qu'une jeune fille soit mariée à dix-sept ans. Le mari, lui, devait être plus vieux puisqu'il était d'office le pourvoyeur. Faut dire que le mariage d'amour n'existait pas encore. On se mariait pour fonder une famille ! Et les mariages étaient souvent arrangés, même chez les gens pauvres. La mère trouvait pour son fils une fille vaillante, bonne travailleuse, propre sur sa personne et sachant tenir une maison, bonne cuisinière, pas dépensière, pas trop mince, pas trop grosse, juste mûre pour faire des petits à son homme. La mère de la fille, elle, partait à la chasse au pourvoyeur. La principale qualité d'un homme à marier était qu'il soit travaillant et qu'il puisse ainsi faire vivre une grosse famille. Il pouvait être sale, grognon, violent,

s'il avait « une bonne job », il faisait l'affaire. Mais j'étais loin du mariage, j'étais encore dans l'enfance.

[Quand on pense aux exigences des filles d'aujourd'hui, on est loin de cette période.]

Ai-je eu une enfance heureuse ? Chaque fois qu'on me pose la question, je ne sais que répondre. Je cherche, cherche, et je finis par trouver des moments heureux.

Le dimanche, on part pour la messe dans l'auto de papa, je ne me souviens pas de la marque, mais pour la faire partir, il faut la « crinquer » : elle démarre à la manivelle. Je nous revois, rue Ontario, endimanchés, pendant que papa crinque le char. L'engin ne part pas. Mon père enlève son pardessus. Crinque encore. Rien ! Il enlève son *petit coat* (on appelait ainsi le veston) et recommence. Rien. Mes frères, chacun leur tour, crinquent le char. Mon père sacre, mes frères suent et puis soudain, ça y est, le char part ! On applaudit ! Quelle merveille tout de même, le modernisme. Et papa de faire l'éloge de cette invention qui révolutionne le monde. Et de faire la comparaison avec les attelages de chevaux de son enfance. On entre tous ensemble dans l'église Saint-Eusèbe-de-Verceil, et je suis fière d'appartenir à cette famille de presque riches. Peu de gens du quartier ont une voiture.

J'aime la messe pour la musique, pour l'encens, surtout pour regarder le monde, leur imaginer des vies plus grandes que nature. Je développe sans le savoir le sens de l'observation qui me servira plus tard comme auteure dramatique. Mon père qui n'est pas un homme pieux se tortille sur le banc. Il trouve le temps long. Mes frères se donnent des pichenottes sur les bras, et ma mère leur fait ses gros yeux. Moi, je suis sage comme une image. Je ne veux pour rien

au monde déplaire à ma mère qui me fait l'honneur d'être assise à côté de moi. Magella ne venait pas à la messe avec nous, ça ne se faisait pas. Et puis il fallait bien qu'elle reste à la maison pour préparer le repas de midi.

De retour de la messe, les garçons se lancent des balles dans la ruelle ; moi, j'aide à mettre la table. Ma mère considère que, étant destinée aux travaux ménagers, je dois m'y mettre tout de suite. Je trouve injuste d'être privée de jouer parce que je suis une fille. Je sais maintenant que c'est de là que me vient le désir de prouver à tous, à mon père surtout, qu'une fille vaut un garçon.

Et puis enfin c'est l'heure du dîner. Mon père, assis dans le fauteuil du maître, préside le repas. Ma mère, à l'autre bout, voit à ce que les règles de la bienséance soient respectées.

— Pas de coudes sur la table !

— On ne tient pas sa fourchette comme une fourche à foin !

— On mange la bouche fermée !

— On ne se chicane pas à table !

Je ne sais pas où elle a appris ses bonnes manières. Ma mère vient d'un milieu modeste et n'a donc pas fréquenté les couvents de la haute bourgeoisie.

Le rosbif arrive sur la table, saignant comme mon père l'aime. Avec ses patates pilées et ses petits pois verts. Mon père sort de son étui un grand couteau à viande et l'aiguise longuement, avec un fusil (aiguiseur de couteau). J'ai une peur bleue de ce couteau tranchant, et quand mon père se met à couper la viande, je suis sûre qu'après le rosbif ce sera à mon tour d'être découpée en fines tranches. Comme je suis une fille et que les filles, c'est bien connu, n'ont d'appétit que pour les sentiments, mon père remplit les

assiettes de mes frères et me sert une toute petite tranche. Pour lui prouver qu'une fille peut manger autant que ses gars, j'en redemande. Ce n'est pas brillant de ma part, mais je ne peux supporter qu'on me traite différemment parce que je suis née fille.

Et puis Magella apporte la salade ; des feuilles d'une laitue Boston, déchirées à la main. Mon père arrose les feuilles d'huile d'olive, de vinaigre blanc, sale, poivre, et nous annonce sur un ton doctoral : « Je vais touiller la salade. » J'ai su plus tard que nous étions les seuls de ce côté de la rue Saint-Laurent à manger de la salade après le repas et à manger du rosbif saignant. Mon père devait-il ces manières de faire très « françaises de France » à son ancien patron, un Français, ou avait-il appris ça de son « pépère » français, qu'il avait connu dans son enfance ? Je ne l'ai jamais su. Il n'était pas convenable de poser des questions à ses parents. La curiosité était considérée comme un péché véniel. On m'aurait répondu : « T'es bien curieuse, toi. Une vraie fouine ! »

Après le dessert, tarte ou gâteau, on passe au salon où ma mère, d'un geste de grande dame, ouvre le couvercle du piano, ajuste le banc et laisse un instant reposer sur les touches ses mains blanches aux longs ongles polis. Et elle joue. Joue-t-elle bien, joue-t-elle par oreille ? Je ne m'en souviens plus. Mon père s'approche et ils chantent leur chanson.

Maman :

Tu me dis, Armand, que je suis belle.

Papa :

Voudrais-tu m'avoir pour époux ?

Je ne me souviens que du début de la chanson, et de la fin.

Papa :

Et le ciel bénira nos enfants !

C'est le bonheur !

Et puis, mon frère aîné entonne son grand succès, *Le rêve passe*, une chanson de la guerre de Napoléon, qui me fait frissonner. C'est grandiose et triste : tout pour me plaire. Mon frère Marcel, qui est affligé d'un affreux bégaiement quand il parle, chante sans bégayer, ce qui donne une note dramatique à tout ce qu'il interprète. Quand il pousse *Le rêve passe*, on se tait, saisi d'émotion. Ensuite mon frère Jean-Jacques entonne *La Vieille Fille* qui me rappelle que si je ne me marie pas avant vingt-cinq ans je mourrai vierge et martyre comme l'héroïne de la chanson. Et puis arrive mon tour. J'interprète avec mon frère Paul un duo qui commence dans les rires et finit toujours avec mes larmes. Ce duo s'appelle – je m'en souviens comme si c'était hier – *Nicolas*.

Moi :

Nicolas, par quelle route

Trouverai-je mon destin ?

Je suis égarée sans doute

Me donneras-tu la main ?

Lui :

Égarez-vous, égarez-vous pas

Ça m'est égal, mam'zelle.

Si vous m'aimez, moi, je vous aime pas.

Laissez-moi, bâdrez-moi pas !

À chaque couplet je lui demandais de m'aider, de m'aimer, et lui me répondait :

Si vous m'aimez, moi, je vous aime pas.

Laissez-moi, bâdrez-moi pas !

À la fin de la chanson, qui était fort longue, je disais :

Nicolas, je vais me pendre

Tireras-tu le cordeau ?

Car si tu ne veux pas m'entendre

Je vais descendre au tombeau.

Lui :

Me prend-elle pour son bourreau ?

Que le diable emporte les filles

Qui veulent qu'on les aime

Quand on les aime pas.

Laissez-moi, bâdrez-moi pas !

Mon frère, qui est colérique, s'empourpre tout le long de la chanson et la termine rouge comme une tomate. Je crois que c'est à moi personnellement qu'il en veut. Je me mets à pleurer. La journée si bien commencée se termine, comme d'habitude, dans les larmes.

[Aujourd'hui, je ne pleure plus. J'ai épuisé mes glandes lacrymales.]

Je pleure tant à cette époque que j'ai des gerçures aux joues. Je me demande pourquoi mes parents laissent mes frères me démolir à coups de farces plates. Il leur semble normal que les plus forts fessent sur les plus faibles. Ma mère me raconte comment autrefois les mères tuaient leurs bébés filles, que c'était un moyen de réduire les familles nombreuses. Je constate, en silence, bien sûr, que

ce n'étaient pas les bébés garçons que l'on écrasait « par accident » dans le lit conjugal, mais les filles.

J'ai vérifié dans les livres d'histoire : ma mère disait juste. L'infanticide était si fréquent que les évêques durent envoyer une lettre à tous les curés du Québec pour défendre aux parents de coucher les bébés naissants dans le même lit qu'eux. Il y avait trop d'« accidents ». Tout ça renforce ma conviction que je ne suis pas née du bon sexe. Je réagis encore très émotivement quand je vois des frères humilier, rabaisser leurs petites sœurs sous prétexte d'humour. Il m'arrive encore aujourd'hui de sermonner des jeunes garçons qui torturent ainsi leurs petites sœurs.

* * *

Mon père, quand j'ai eu cinq ans, acheta un terrain sur le bord de l'eau, à Repentigny. C'était la pleine campagne. Je me revois courant dans le foin odorant. Moi qui en ville ne quitte jamais la galerie, je découvre l'espace, la liberté de la campagne. Moi qui depuis ma naissance respire la fumée de la « factrie » de tabac en face de chez moi, je hume avec délice le grand air venu du fleuve.

Sur ce terrain, mon père fait construire un chalet modeste. Ma mère ne vient pas sur le chantier, elle est trop « fancy », comme dit mon père, mais il m'y emmène quelquefois avec mes frères. Mon père, moins sévère, me laisse gambader dans le foin non coupé. Comme il n'y a pas de toilettes, et qu'une fille ne se soulage pas derrière les arbres comme les garçons, je fais pipi dans ma culotte. Et j'ai honte ! J'ai peur qu'on voie ma robe mouillée, qu'on découvre à l'odeur que je ne sais pas me retenir, et que mes frères se moquent de moi. Je me sens coupable.

[L'incontinence fait maintenant partie de mes préoccupations de vieille. Quelle humiliation!]

Mon père finit par s'apercevoir de mon « crime » et il me montre comment, en m'accroupissant, je peux me soulager de mon envie. Mon père peut être mon allié contre mes frères ! J'ai donc résolu de faire sa conquête. Comment ? Je n'en ai pas la moindre idée !

En matière de séduction, les petites filles ont un modèle à suivre et c'est celui de la mère. Ma mère ne faisait rien pour séduire mon père, enfin pas devant moi. Elle était la froideur même, et les quelques fois où j'ai vu mon père tenter un geste intime, il a essuyé un refus. Que faire ? Mon père aimait le sucré ? Je lui sucrerais le bec ! Mes frères jouaient à la balle molle avec lui, moi, je lui ferais du sucre à la crème. Quand, le soir, il s'en prend un morceau, qu'il y goûte et s'écrie : « C'est le meilleur sucre à la crème que j'ai mangé de ma vie », je me sens reconnue, importante. J'existe. Je viens de comprendre que le meilleur chemin pour toucher le cœur d'un homme passe par son estomac, et qu'il faut donner pour recevoir.

[Aujourd'hui, il faudrait mener une enquête pour savoir à quel point la nourriture est un atout de séduction. Surtout avec l'évolution des plateformes proposant des milliers de recettes.]

Je lui en ai fait, du sucre à la crème, des tartes, des gâteaux. Il se gavait de sucreries et me bourrait de compliments. Pour moi, le sucré, c'est de l'amour. J'en fais, j'en mange, j'en offre. Il m'arrive même de prendre des « brosses » de sucre.

* * *

À la veille de son centenaire, Janette Bertrand a revisité *Ma vie en trois actes*, son « roman de vie ». En communicatrice soucieuse du sort de ses contemporaines, elle ne pouvait imaginer raconter son histoire sans retracer celle des femmes de son siècle. Leurs luttes, leurs victoires, leurs défis, elle nous les donne à vivre comme elle seule sait le faire.

Dans cette réédition, l'auteure nous offre quelques réflexions et commentaires sur sa perception des réalités d'aujourd'hui.

Elle relate son parcours avec toute la passion qu'on lui connaît. Elle sait si bien s'y prendre pour nous émouvoir, nous faire rire et nous étonner qu'on se croit soudain en train de lire un vrai roman.

Ma vie en trois actes – Nouvelle édition : un tour de vie exceptionnel qui annonce le prochain ouvrage de cette femme de cœur et d'idées, son quatrième acte.

JANETTE BERTRAND a beaucoup écrit : romans, essais et de nombreuses dramatiques, en plus d'avoir créé et animé plusieurs émissions visant à faire tomber les préjugés et les tabous. Son importance a été maintes fois soulignée par de prestigieux prix, dont sa récente promotion à titre de grande officière de l'Ordre national du Québec en 2023.